

Mikael Engström

Le dragon de glace

Traduit du suédois par Anna Marek

LA JOIE DE LIRE
ENCOURAGEMENT

Première partie

LE SERPENT

Les références au livre d'Astrid Lindgren, Les frères cœur-de-lion, sont nombreuses dans Le dragon de glace. Mik, tout imprégné de l'histoire des deux frères, voit parfois le monde qui l'entoure à travers leurs yeux. Or, si Les frères cœur-de-lion est un grand classique, bien connu de tous les Suédois, très peu de lecteurs en France sont susceptibles de connaître cette histoire et, par conséquent, de comprendre ces références. Aussi avons-nous choisi de transposer, autant que possible, l'univers d'Astrid Lindgren dans celui de La Guerre des étoiles, plus international.

N.D.T.

Tout en se brossant les dents, Mik se regardait dans le miroir de la salle de bains. Celui-ci était brisé, traversé par une longue fêlure diagonale. L'une des deux moitiés avait un peu bougé, enfoncée d'un millimètre à peine, assez pour découper son visage en deux morceaux qui n'allaient plus ensemble. Ses oreilles avaient l'air très grandes. Ce n'était pas seulement à cause du miroir, elles étaient vraiment grandes. Mais il n'y avait que ça de grand chez lui. Mik était le plus petit de sa classe. Peut-être le plus petit de tous les septièmes de l'école.

– Alors, il n'y a que les oreilles qui poussent ? avait demandé l'infirmière de l'école pour que tout le monde entende.

Tous les élèves de la classe s'étaient mis en rang pour être pesés et mesurés. Un docteur aux mains froides avait palpé les testicules des garçons dans leur caleçon.

– Alors, il n'y a que les oreilles qui poussent ?

Avant, personne ne faisait attention à ses oreilles. Après, on le surnomma Dumbo. C'est Andreas qui avait eu cette idée. Le roi de l'humour, Andreas. On lui met quelle note, sur dix, pour ce surnom si drôle ?

Ploppy n'avait qu'un seul testicule. Grâce à ça, il avait acquis une certaine renommée. Stefan, lui, devenait toujours

tout bleu pendant les cours de gym à cause de ses problèmes de cœur. Un trou entre les ventricules, qui faisait que le sang entraînait dans le cœur et puis ressortait tout de suite. Depuis, il ne venait plus en cours de gym. Quant à Sara, elle avait eu soudainement une forte poitrine.

– Alors, il n’y a que la poitrine qui pousse ? n’avait pas demandé l’infirmière de l’école.

Ça, on ne le disait que des oreilles.

Le zizi de Ploppy avait grandi aussi. Il était ridiculement grand. Mais ça, on ne le disait pas non plus. Et Andreas avait eu des poils.

Le reste de la classe était en parfaite santé.

Mik prit son téléphone portable. L’écran était cassé et la batterie, morte depuis longtemps. Mais ça n’avait pas d’importance. Il n’avait pas d’abonnement. Il n’avait pas de carte SIM. Qui pouvait bien savoir s’il parlait pour de vrai ou s’il faisait semblant ? Mik gardait son numéro secret et ne prêtait jamais son téléphone. Il pouvait téléphoner à Dracula. A Dark Vador. Ou bien à Dieu. Il pouvait téléphoner à qui il voulait. Peut-être allait-il appeler et dire qu’il était malade ? L’école, ce n’était pas son truc. Les devoirs, ce n’était pas un souci puisqu’il ne les faisait pas. Le problème, c’était toutes ces heures à passer enfermés. Leur salle de classe se trouvait au rez-de-chaussée. On avait mis des barreaux aux fenêtres car les ordinateurs avaient déjà été volés trois fois. C’était une prison. En classe, Mik passait presque tout son temps à dessiner. Peu importe qu’ils fassent

des maths, de la géographie ou de l’anglais : lui, il dessinait. Bien entendu, la maîtresse était préoccupée.

Pendant les récréations, on pouvait jouer au hockey sur gazon. Ou bien aller sur la colline, au-dessus du tunnel de l’ancienne voie ferrée. Même si c’était interdit, à cause d’une bande de clochards qui vivait là-bas. Ils étaient toujours soûls et habitaient dans des tentes ou sous des bâches. Les trains passaient maintenant de l’autre côté de la zone industrielle. L’entrée du vieux tunnel était bloquée par une porte en acier et les rails étaient arrachés. Juste devant, c’était un no man’s land à l’horizon barré. Les parents et la direction de l’école avaient déjà essayé de faire partir le camp et la police était venue plusieurs fois le démolir. Mais les clochards l’avaient reconstruit aussi vite. Parmi eux, il y avait aussi une bonne femme grasse, toujours soûle, à qui il manquait des dents du bas. Parfois, elle s’accroupissait et faisait pipi devant tout le monde.

C’était la récréation. Les garçons étaient sur la colline, au-dessus de l’entrée du tunnel, et regardaient en bas, vers le camp des clochards. Pas un poivrot en vue. On aurait dit une décharge. Des vêtements sales en train de sécher sur une clôture rouillée. Des boîtes de conserve et des casseroles sur les branches des arbres. Des caisses et des journaux. Des

tentes à moitié pourries, des bâches vertes décolorées par le soleil et quelques vieux vélos.

– Eh là-bas ! cria Mik.

– Bande de poivrots ! cria Andreas.

Ploppy et Stefan cherchaient des munitions. Ils ramassèrent des gros cailloux et en firent un grand tas. Il ne se passa rien pendant un moment. Puis le vent fit trembler une bâche. Des morceaux de polystyrène s'envolèrent, une canette de bière vide roula et s'arrêta devant une batterie de voiture.

– Ils sont sûrement en train de dormir, dit Ploppy.

– Quoi, à cette heure-là ? En plein milieu de la journée ? dit Stefan.

– Ils supportent pas le soleil, dit Mik. C'est pas des humains.

Il ramassa une pierre et cria :

– Bande de cons, hommes des cavernes !

Puis il jeta la pierre. Elle atterrit sur une tente. Pas de réaction. Alors les garçons se mirent à les arroser de pierres. Andreas, avec le geste d'un vrai lanceur de poids, en jeta une très grosse. Stefan, à force de faire des efforts, devint tout bleu. Il pleuvait des pierres.

La tente finit par tomber.

– Arrêtez, merde !

Les pierres sifflaient dans les airs. Les gens d'en bas commencèrent à sortir de chez eux en se traînant ; sales, cheveux hirsutes, hagards. Pour Mik, ce n'était pas des

êtres humains mais des créatures maléfiques. Des zombies rampants, putréfiés, venus tout droit des pires cauchemars. A cet instant, il les vit sortir à quatre pattes et affronter la lumière du jour. Ils levaient leurs bras au-dessus de leur tête pour se protéger. Les tentes s'écroulaient les unes après les autres, et l'une des bâches se déchira.

Des pierres tombées du ciel.

– Je déteste les poivrots ! cria Mik en continuant à leur jeter des pierres.

– Bande de petits cons, arrêtez ! crièrent-ils en retour en tentant de se mettre à l'abri.

La bonne femme sortit lourdement de sa bâche. Elle se mit à faire pipi sans faire attention aux pierres qui ricochaient autour d'elle.

– Sales poivrots ! Et vos barbes, elles sont bourrées de poux ! cria Mik. Allez tous crever en enfer !

Il jetait les pierres, encore et encore. Sans relâche, comme un fou. Il en ramassa une grosse, très pointue. Ploppy arrêta le bras de Mik.

– Ça suffit maintenant, on y va. C'est bête de faire ça. Andreas et Stefan se sont déjà tirés.

Mik tenta de jeter la pierre mais Ploppy l'en empêcha.

– Ça suffit. Je me tire.

– Allez creveeeeeer ! cria Mik. Sales poivrots ! Allez boire de l'alcool à brûler !

Quelqu'un sortit d'une tente en rampant. Un type aux cheveux ébouriffés qui portait une doudoune bleu layette

très sale. Mik lança la pierre. Il garda le bras tendu, comme pour mieux diriger son jet vers la cible. La pierre siffla dans les airs. Une trajectoire parfaite. Le type en bas se retourna. Les regards se croisèrent. Des yeux jaunes, malades.

Boum. En plein sur le front.

Il tomba par terre et ne se releva pas.

– Houlà, dit Mik.

Il partit en courant.

La maîtresse avait installé un vieux projecteur dans la classe.

– On va regarder un film qui parle de notre vieux quartier de Hagalund, dit-elle. Vous allez voir à quoi il ressemblait avant qu'ils ne construisent les grandes tours bleues. Aujourd'hui, la leçon d'histoire porte sur votre environnement à vous. Sur l'endroit où vous habitez. Ça va être très intéressant.

Andreas leva la main.

– On peut pas chercher sur Internet à la place ?

– Non, on n'a pas encore reçu les nouveaux ordinateurs.

Depuis le dernier cambriolage, la salle informatique est vide. On en aura des neufs, mais pas avant trois semaines.

Le téléphone portable d'Åsa se mit à sonner.

La maîtresse balaya toute la classe d'un geste de la main.

– C'est la dernière fois que je vous le dis : tous les téléphones doivent être éteints. Sinon vous les déposerez le

matin en arrivant. Je vais en parler au directeur. Il ne se passe plus un jour sans que...

A ce moment-là, la porte vola et le directeur entra précipitamment dans la classe. Tout le monde le fixa avec étonnement. La maîtresse, surprise, s'interrompit :

– On était en train de...

Le directeur était un gros monsieur. Il portait une chemise bleue et une cravate. On voyait des marques de transpiration sur sa chemise et son visage était plus rouge que d'habitude. Il considéra toute la classe avec un regard de fou.

– Je suis vraiment chamboulé, dit-il. J'ai déjà vu beaucoup de choses dans cette école, mais alors ça, merde...

Les élèves se regardèrent sans rien comprendre.

Est-ce qu'il avait entendu le téléphone portable d'Åsa ? Ou collé l'oreille contre la porte ?

Sans doute pas.

Le directeur sortit dans le couloir et revint avec un homme en doudoune bleu layette. Il avait du sang sur la poitrine et tenait une serviette contre son front. Elle était pleine de sang. Le directeur se tourna vers la maîtresse.

– Votre classe était la seule à être en récréation entre 9h20 et 9h40, quand tout ça est arrivé.

Mik, rempli d'effroi, fixa l'homme. Lui ici ? Comment avait-il pu parvenir jusqu'à ce monde ? Le blanc des yeux était jaune et il avait de grandes pupilles noires. Ils se fixèrent. Tout bourdonnait dans sa tête. Le type à la barbe

touffue tenait toujours la serviette contre son front. Il leva lentement le bras droit en désignant Mik :

– C’est lui qui a jeté la pierre.

Mik dut rester après l’école. Il était toujours assis à sa place. La maîtresse prit une chaise et s’assit en face de lui.

– Les autres aussi ont jeté des pierres, dit Mik en regardant par terre.

Il dessinait sur le pupitre.

– Ne dessine pas là-dessus.

Il continua à dessiner et dit :

– C’était qu’un poivrot.

– Qu’un poivrot ? Comment peux-tu dire ça ? Regarde-moi, Mik, comment te sens-tu en ce moment ?

– Bien, dit-il en continuant à regarder le pupitre.

– Je veux dire : en vrai. Comment ça se passe chez toi ?

– Bien.

La maîtresse se leva et alla jusqu’au casier de Mik, où se trouvaient tous ses dessins. Elle prit un grand paquet de feuilles et les passa en revue. Beaucoup de sang, de tendons, de bras, de jambes, de têtes. Et, par-ci, par-là, des yeux sortis de leur orbite.

– Tu ne sais dessiner que des membres arrachés ? Ils sont bien faits en tout cas. Tu es bon en peinture et en dessin. Mais les motifs..., ils sont... si... morbides. Il y en a des centaines. Tu n’as pas envie de dessiner autre chose ?

Mik haussa les épaules et essaya de sourire. Mais il ne dit rien. La maîtresse prit les dessins et s’assit à côté de Mik.

– Ce dessin-là, il représente quoi ?

La maîtresse tenait entre les mains une œuvre d’art ensanglantée. De la chair, des tendons, des os.

– C’est une main tranchée.

– Oui, je vois bien. Mais pourquoi ?

– Parce que les couleurs sont belles.

Mik et la maîtresse restèrent silencieux. Elle se pencha pour voir ce qu’il dessinait sur le pupitre. Un long gribouillis de cercles tracés au crayon à papier. Des traits et des cercles qui s’emmêlaient pour former une figure embrouillée. Il n’y avait ni commencement, ni fin, tout s’enchevêtrait dans des lignes infinies.

– Ça représente quoi, ça ? Un serpent ?

– Je sais pas, dit Mik. Peut-être que c’est des pensées.

– Tu vas tout effacer avant de partir. Puis on va voir comment arranger tout ça.

Mik effaça. Il ne resta plus qu’un gribouillis noir. Et à propos de ce qu’il fallait arranger, il ne voyait pas du tout de quoi elle parlait.

– Ton père n’est pas venu à la réunion des parents d’élèves.

– Il avait un rhume.

Sur le chemin du retour, Mik s'arrêta au milieu du pont pour voir arriver les trains de banlieue, tout bleus, reliés à des câbles électriques qui faisaient des étincelles. Les trains freinaient et s'arrêtaient à la gare de Solna. Les gens se bouscullaient aux portes pour sortir, ils couraient, en masse, pour traverser le quai et arriver les premiers aux bus. Pour se dépêcher de rentrer à la maison... oui, sans doute.

Mik n'était pas du tout pressé de rentrer à la maison. Il préférait que Tony arrive avant, c'était mieux. Mik marchait lentement sur le trottoir, le long de Råsundavägen. Un grand poids lourd avançait en grondant et en faisant trembler le sol. Une voiture de police, sirène et lumière bleue, passa devant lui. Il s'arrêta un moment devant la pizzeria et respira l'odeur qui en sortait. A l'angle, il y avait le tabac. La vitrine était noire à cause de toute la circulation sur Råsundavägen. Mik essuya un peu avec la main. A l'intérieur, il vit de grandes pipes bien rangées et des étuis à cigarettes ouverts, posés sur un petit tapis de velours vert décoloré par le soleil. Sur la bordure de la fenêtre, il aperçut aussi des briquets brillants, dorés et argentés. Et une boîte de chocolats, ouverte, remplie de pralines poussiéreuses. En plein milieu de la vitrine, il y avait un crocodile empaillé. Une couture défectueuse laissait échapper un peu de sciure.

Que faisait-il là ? D'où venait-il ? D'Afrique, d'Amérique du Sud, de Madagascar ? C'était peut-être un crocodile du Nil. Mik ouvrit la porte et entra pour demander. Il fallait d'abord descendre quatre marches. Une lourde odeur de

tabac flottait. C'était bon, sombre et humide. Des boîtes de cigares et des cartouches de cigarettes formaient des tas derrière le comptoir. Des boîtes de chocolats prêtes à offrir étaient rangées dans des casiers sur les rayons, tout en haut, sous le plafond. Sur le comptoir, des paquets de tabac et des pipes s'entassaient. Une grande dame pâle avec des cheveux très noirs sortit de derrière un rideau rouge foncé. Ses yeux étaient incroyablement verts, comme deux pierres précieuses. Elle le regarda et alluma une cigarette.

– Tu sais nager ? dit-elle en soufflant la fumée vers lui.

Mik hésita, la question était vraiment bizarre.

– Les enfants se noient si vite. Tu sais nager ?

– Oui.

Elle se hissa pour atteindre les étagères du haut et attrapa deux tablettes de chocolat qu'elle lui donna. Les paquets étaient tout gondolés. Le chocolat avait fondu puis durci de nouveau.

– De toute façon, ils sont invendables. C'est vrai que la boîte est restée dans la chaleur un moment, mais ils ont toujours le même goût.

– Merci.

Mik remonta les quatre marches, ouvrit la porte et sortit. La dame lui avait donné du chocolat noir. Il mit une tablette dans sa poche et retira le papier d'argent de l'autre. Les morceaux étaient sans forme, marbrés de traces blanches. Il n'aimait pas le chocolat noir mais il mangea quand même. C'était gratuit.

Tony était déjà là, dans sa chambre, assis devant son ordinateur. Le logo de l'école était inscrit sur la machine. Tony suivait la filière mécanique. Il avait cinq ans de plus que Mik. Il allait fêter ses dix-sept ans. Sa chambre n'était qu'un grand fouillis de vêtements sales et de pièces détachées de motos.

– Papa est là ?

– Non. T'as faim ? Je fais à manger ?

– On mange quoi ?

– Des saucisses, dit Tony en fermant la page web sur laquelle il était. Des saucisses et des pâtes.

– C'est quoi ça ? dit Mik en montrant une pile de cartons posés par terre, en plein milieu de la chambre.

– Un lecteur de DVD avec disque dur, dit Tony en souriant. Ils m'ont pas coûté cher. J'en ai même installé un dans ta chambre et je l'ai déjà relié à la télévision. Si tu veux, je peux te prêter des nouveaux films.

– Des films d'horreur ?

– Oui, j'ai deux films de zombies. Je suis sûr que tu vas adorer.

Il était vraiment bien, Tony. Tout ce qu'on pouvait attendre d'un grand frère. Il avait des cheveux longs, blonds, et des yeux bleus. Et un sourire secret qu'il adressait seulement à

Mik, un sourire derrière lequel on pouvait s'abriter quand on en avait marre du monde entier. Tony n'avait qu'à sourire, et tout allait bien. Comme s'il savait des choses que personne d'autre ne savait. Mik était persuadé qu'il savait tout. Tony faisait à manger, Tony s'occupait de l'argent, Tony payait les factures. Sans lui, tout serait parti en vrille.

Le couloir de l'appartement était long et étroit. A un bout se trouvait la porte d'entrée et à l'autre bout, celle des toilettes. Tony régla le minuteur sur dix minutes et enfila sa paire de gants de hockey bleus. Mik prit ses gants rouges.

– Pas de coups au visage, dit-il.

– Non, pas le visage, en tout cas pas exprès. Juste les épaules et le ventre.

Les gants de hockey protégeaient les mains. Grâce à eux, on osait frapper plus fort, aussi fort que possible. Il n'empêche, recevoir un coup, c'était comme être frappé à mains nues. Mik et Tony étaient au milieu du couloir, sous la lampe. Ils sautillaient un peu sur place, en secouant les bras et en frappant leurs gants l'un contre l'autre.

– Allez, on y va, dit Tony.

Le match commença et très vite, Mik reçut un coup à la poitrine. Il eut très mal. Juste après, ce fut l'épaule. Les premiers coups surtout étaient les plus méchants ; après, c'était moins dur, car les zones touchées s'engourdisaient assez vite. Le plus souvent, Mik arrivait à rester debout.

Seul un coup en plein dans le plexus pouvait l'affaiblir. Ou un autre, non autorisé, sur le nez.

Au bout de quelques secondes, Mik était déjà coincé contre la porte des toilettes. Il réussit à arrêter les frappes de Tony puis tenta de se libérer en lui portant une série de coups féroces. Tony riait. Tout en reculant, il esquissait comme des pas de danse. Mik ne parvenait pas à l'atteindre. Tony avait une tête de plus et des bras vraiment plus longs. Mik agitait ses bras dans tous les sens. Tony n'avait qu'à mettre ses mains en avant pour se protéger ; il lui asséna aussi quelques gros coups. Mik parait les attaques. Il fit un pas en arrière et se retrouva encore collé à la porte des toilettes. Il prenait coup sur coup.

– Je me rends, dit Mik.

– Le minuteur a pas encore sonné. Faut que tu tiennes le temps.

– Non.

– C'est pas fini ! cria Tony. Allez, vas-y, boxe !

Tout en bougeant les bras, il faisait des petits bonds en arrière, ce qui donna un peu de répit à Mik et lui laissa la possibilité de le frapper.

– Fais pas ta poule mouillée, allez, frappe, merde !

Mik sentait qu'il devenait tout rouge. Il se précipita sur lui en agitant sauvagement les bras.

– C'est bien, cria Tony. Continue !

Mais les frappes de Mik n'atteignaient pas leur cible. Son visage était écarlate et il transpirait beaucoup. Il se mit à

donner des coups de pied à Tony, qui essaya d'immobiliser son petit frère en faisant une prise de lutte. Mik se tordit dans tous les sens en gémissant et essaya de se dégager.

– C'est bon, je me rends, dit Tony en entourant Mik avec ses bras jusqu'à ce qu'il se calme. Mais faut pas que tu te mettes en colère. Jamais d'énervement. Si tu le prends pour toi, t'es foutu. Allez, on reprend.

Ils étaient trempés. La température montait dans le couloir. La transpiration coulait. Malgré les coups, Mik réussit à rester debout, pressé contre la porte des toilettes. Il y resta jusqu'à la fin du match. Il n'avait encore jamais réussi à repousser Tony vers la porte d'entrée, à l'autre bout du couloir. Mik recevait les coups, paf, paf, paf.

La sonnerie du minuteur se fit entendre. C'était fini.

La frange de Tony, toute mouillée, restait collée sur son front. Il souriait en ébouriffant les cheveux de Mik avec son gant de hockey.

– C'est bien, tu progresses vraiment.

Mik le regarda, sans lui montrer à quel point son corps cognait et brûlait de partout.

– Je suis resté debout tout le temps.

On sonna à la porte. Tony regarda dans l'œilleton et, avec la main, fit signe à Mik de se taire.

On sonna de nouveau, puis une troisième fois. Le temps s'écoula lentement. Ils restèrent silencieux et immobiles. Au bout de la quatrième fois, on entendit des pas s'éloigner et redescendre l'escalier. Tony se tourna vers Mik.

– N'ouvre jamais à un inconnu. Si tu es seul à la maison et que tu vois des gens bizarres, je t'interdis d'ouvrir, ok ?

– Promis.

Mik essaya son nouveau lecteur de DVD et mit un film. Il entendait Tony faire la vaisselle dans la cuisine. C'était un bruit rassurant. On est bien, pensa-t-il. On est des frères, et c'est bien.

Le Serpent se tenait tranquille.

Mik toucha ses épaules, elles lui faisaient mal. Mais c'était quand même une sensation agréable, après. Comme un sentiment de fierté.

Les bleus d'un grand frère.

Le téléphone sonna. Mik appuya sur pause et l'image s'arrêta net sur une tête de zombie en train d'exploser. Il allait répondre mais Tony sortit de la cuisine et l'en empêcha.

Les deux frères se regardèrent. Ils savaient quel genre d'appel c'était. A la quatrième sonnerie, Tony prit le téléphone.

– Allô.

Il écouta un instant.

– Oui, on arrive.

Tony raccrocha. Le combiné était plein de mousse de vaisselle. Les bulles éclataient l'une après l'autre.

– Faut qu'on aille au Pirate.

Un vent froid, désagréable, soufflait le long de Söderlångatan. A l'entrée du bar, un panneau suspendu à des chaînes rouillées se balançait. Pub Le Pirate. Sous l'inscription, on pouvait voir deux épées croisées. Tony ouvrit la porte. Mik marchait derrière. Les clients étaient assis, en train de manger ou d'attendre la commande. Les serveurs passaient entre les tables. Ils semblaient tendus. Ils portaient des pulls rayés et des tabliers. Des voiles et des bouts de corde pendaient au plafond. Il flottait une forte odeur de nourriture et de bière.

Une serveuse s'approcha d'eux. Son pull rayé bâillait sur sa poitrine et sa tête penchait un peu de côté. Elle s'essuya les mains sur son tablier.

– Il est assis là-bas. A la place habituelle.

Tony et Mik ne disaient rien.

– Il a mis un sacré bazar. Le patron a failli appeler la police. Il s'est calmé maintenant.

Elle haussa les épaules et retourna s'occuper des clients. L'escalier qui menait en bas, entre des murs de grosses pierres irrégulières, était étroit. C'était comme descendre dans un puits profond. Dans un angle, il y avait trois têtes de mort, posées sur une étagère. La première portait un chapeau de pirate, la deuxième était fendue par une épée, la troisième avait un bandeau sur l'œil. Il lui manquait deux dents de devant à la mâchoire supérieure. Dans le trou, quelqu'un avait enfoncé une capsule de bière.

– C'est des vrais crânes ? dit Mik.

– Non, c'est du plastique, répondit Tony.

Mik s'arrêta pour les regarder.

– On dirait des vrais.

– La ferme. Viens.

L'escalier menait à une grande cave en pierre. Des types souûls et des bonnes femmes à la voix cassée étaient assis à des grandes tables. Un bateau de pirate était suspendu au plafond. Il se balançait au rythme des cris furieux et des rires de fous. Les chopes de bière débordaient. Ces gens ne sortent jamais d'ici, se dit Mik. Ils ne voient jamais la lumière du jour. Ils sont assis ici à brailler, jour et nuit. Un roi pirate les a condamnés. Les serveuses apportaient des chopes de bière remplies de mousse et reprenaient les verres vides, dans un flot rapide.

Tony se faufilait entre les tables en regardant partout autour de lui. Mik le suivait de près.

A ce moment-là, quelqu'un se leva et cria à tout le monde de la fermer. Mais le murmure ne s'arrêta pas.

– Bande de sales fumistes ! Pauvres cons ! Fermez-la !

Celui qui criait se tenait debout et titubait en agitant ses bras dans tous les sens.

– Bande de fumistes ! Merdeux ! Allez tous crever en enfer !

A cet instant, il tomba sur la table et resta avachi.

C'était leur père.

Tony le secoua de toutes ses forces.

– C'est l'heure de rentrer.

Mik était assis sur une chaise en toile cirée verte qui lui mouillait le derrière. La psychologue de l'école s'appelait Lisa Nordahl. Ses cheveux étaient bruns et raides, ses yeux noirs et bienveillants. Sa voix était agréable, mais elle posait des questions bizarres. Se retrouver comme ça, assis sur cette chaise en toile cirée verte, avait quelque chose de nouveau pour Mik, d'irréel presque. C'est comme s'il avait été téléporté dans une autre dimension. Au milieu des OVNI. L'ordinateur bourdonnait et l'image sur l'écran tournoyait. La pièce sentait fort le produit nettoyant.

Ils avaient parlé de ses dessins. Elle avait dit qu'ils montraient des sentiments qui s'étaient bloqués. Et qu'ensemble, ils allaient essayer de les libérer.

– Libérer quoi ?

– Ces sentiments ; la peur peut-être, ou bien le regret, la rage.

– Mais c'est juste des dessins d'horreur, dit Mik. J'adore les films d'horreur et aussi les livres d'horreur et...

Lisa Nordahl lui sourit en feuilletant ses papiers. Mik lui rendit son sourire, tout en tripotant son téléphone portable.

– Il est éteint ?

– Oui.

– Comment ça se passe à l'école ?

– Bien.

Lisa Nordahl mit de l'ordre dans le dossier devant elle, qui concernait Mik.

– Tu vas voir, on va finir par bien se connaître tous les deux.

Elle replaça une boucle de cheveux derrière l'oreille.

– Comment ça se passe à la maison ?

– Bien.

– Tant mieux. Mais je m'interroge un peu. Ton papa n'a assisté à aucune réunion de parents d'élèves et à aucun rendez-vous individuel. Il a ...

– Beaucoup de choses à faire, dit Mik.

– Qu'est-ce qu'il fait comme métier ?

– Il conduit des chariots élévateurs.

– Ah bon. Alors je comprends qu'il ait beaucoup à faire.

– Oui.

Lisa Nordahl laissa un peu errer son regard, déplaça un stylo, frôla la souris et l'écran se ralluma. Sur le fond d'écran, on voyait des petits enfants jouant sur une pelouse verte avec un tuyau d'arrosage.

– Ton père, donc ?

Mik regarda par la fenêtre. C'était la récréation et les élèves jouaient au hockey sur gazon. Ploppy était gardien de but. Andreas lui cria quelque chose, puis donna un coup de crosse sur la cage. Mik se dit alors qu'il ne connaissait pas son père. Quand il pensait à lui, il aurait aussi bien pu penser à une... pelle.

Pense à une pelle.

Pense à une pelle.

Pense à une pelle.

Mik haussa les épaules. Une pelle. Et qu'allait-il bien pouvoir lui dire à elle ? Que son père était toujours soûl, ou qu'il avait la gueule de bois, ou bien les deux à la fois ? Qu'il ne les battait pas mais qu'il pleurait beaucoup ? Qu'il avait promis d'être sobre autant de fois qu'il avait été soûl ? Toujours la même chose. Promettre de ne plus boire – puis être soûl. Il lui arrivait de dire : cette fois c'est vraiment fini, j'arrête de boire. Ça, c'était quand il avait tellement bu qu'il n'en pouvait plus. Il était si fatigué de... boire. Le tintement des bouteilles dans les sacs plastique. Des bouteilles, partout des bouteilles. Ouvertes, vidées, cassées, cachées. Des bouteilles et des ricanements. Des bouteilles et des cris. Des bouteilles et des pleurs. Puis, les bouteilles dans la cave. Les jours sont trop longs, disait son père. Les jours sont trop longs. Les bouteilles les rendaient plus courts.

Quel putain de mot : Bouteilles. Poubelles. Oseille. Sommeil. Balaye.

Vomi.

Pelle.

Tony détestait son père.

– Je vais le tuer cet enfoiré, disait-il parfois.

Mais Mik ne disait pas ça. Il ne ressentait pas de haine. Comment aurait-il pu détester une pelle ? Il sentait seulement le Serpent Solitaire, avec ses écailles saillantes. Et quand il

se mettait à remuer à l'intérieur de son corps, ça lui faisait mal. Aussi longtemps que Mik pensa au mot « pelle », le Serpent resta immobile.

Pense à une pelle.

L'ordinateur bourdonnait. L'écran s'était rallumé. Mik changea de position sur la chaise. Ses fesses restèrent collées sur la toile cirée verte.

– On n'a qu'à essayer de penser à un souvenir agréable, dit Lisa Nordahl.

– Si vous voulez, dit Mik.

– Un souvenir auquel on peut se rattacher. Un souvenir important qui est, disons... important. Qui donne de la force. Tu vois ce que je veux dire ? Si on raconte quelque chose de bien et qu'on le garde clairement à l'esprit, alors après c'est plus facile de parler de choses difficiles. De toutes ces choses qui font mal, qui sont désagréables et qui rendent triste. Mais avant, on commence avec quelque chose de vraiment bien. Tu comprends ?

Puis ce fut le silence. Lisa Nordahl avait posé les coudes sur la table. Sa tête reposait entre ses mains. Elle se pencha et souleva ses sourcils.

– D'accord, quelque chose de bien, dit Mik.

Il réfléchit. Il regarda autour de lui dans la pièce. Décolla l'une de ses fesses.

– Un matin, je descendais Dalvågen vers Rastasjön. Il était tôt mais il faisait clair. C'était le printemps, ou presque l'été. Je crois qu'il était seulement quatre heures et je

marchais au milieu de la rue. Il n'y avait pas de voitures, personne. Je pouvais même pisser sur Råsundavägen. Et tout d'un coup, vers Vintervägen, dans le grand terrain vague, j'ai vu qu'ils avaient monté un parc d'attractions pendant la nuit. C'était vraiment bizarre, comme si ça n'existait pas. J'avais trouvé un parc d'attractions, juste comme ça. J'avais déjà trouvé plein de choses avant sur ce terrain, des vélos, un appareil photo, une guitare cassée. Mais jamais un parc d'attractions.

– C'est drôle ça, dit Lisa Nordahl. Continue.

– Je suis rentré à la maison et j'ai raconté à maman ce que j'avais vu. C'était pas croyable, un vrai parc d'attractions ! Elle m'a dit qu'on irait là-bas. Que je pourrais faire toutes les attractions. On y est allés à la fin de la journée. J'avais peur que le parc ne soit plus là. Mais il était toujours là. On a fait le cyclone et la balançoire. Le poulpe, c'était ce qui faisait le plus peur. J'ai mangé une barbe à papa et j'ai pris des billets de tombola. J'ai gagné un grand chien vert. Mais sur le chemin du retour, maman a eu mal à la poitrine et la montée jusqu'à Dalvågen a été vraiment dure pour elle. On s'est assis sur le parapet pour se reposer. Mais elle riait quand même, parce qu'on s'était vraiment bien amusés au parc d'attractions.

– C'était bien raconté ça, dit Lisa Nordahl. Une jolie histoire.

Par la fenêtre, Mik vit ses camarades jouer au hockey sur gazon.

– Je crois que c’est la dernière fois qu’elle a ri. Et aussi la dernière fois qu’elle est sortie.

Lisa Nordahl la psychologue de l’école allait écrire quelque chose, mais finalement elle s’arrêta. Elle releva une boucle de cheveux qui était retombée. Elle dut la remettre plusieurs fois derrière l’oreille pour la faire tenir.

– Je peux y aller maintenant ?

– Pardon ?

– On a gym et on va à la piscine aujourd’hui. Il faut que j’aie le temps d’arriver.

La piscine de Solna se trouvait assez loin de l’école. Ploppy avait attendu Mik. Ils allaient être en retard.

– T’as séché l’anglais, dit Ploppy.

– Oui, et mes fesses sont toutes mouillées, dit Mik.

– Vous avez parlé de quoi ?

– De rien de spécial.

– T’as séché l’anglais pour parler de rien de spécial ?

– Elle voulait entendre des histoires.

– Sur quoi ?

– Sur n’importe quoi.

– On peut aller chez toi aujourd’hui ? demanda Ploppy.

Mik ne sut pas quoi répondre. Ces derniers temps, ils allaient toujours chez Ploppy. Son papa et sa maman étaient très gentils. Sa maman faisait des lasagnes vraiment délicieuses. Ploppy avait un ordinateur super rapide. Il

avait la dernière carte graphique, beaucoup de mémoire et des gros disques durs. C’est son père qui l’avait assemblé. On pouvait faire marcher les tout derniers jeux en haute résolution.

– On va toujours chez moi, on peut pas aller chez toi pour une fois ?

– Non, c’est pas possible.

– Il est encore enrhumé ton papa ?

– Non, c’est pas possible, on a des invités.

Ils arrivèrent à Vasalund et s’arrêtèrent devant la vitrine du magasin d’animaux. Dans le coin d’une cage il y avait un lapin, effrayé. Il tremblait. Ploppy frappa contre la vitrine. Deux oiseaux jaunes et verts tournoyaient dans leur espace étroit, entouré de grilles d’acier, et leurs plumes s’effilocheaient en vol. Un rat blanc grattait la sciure de bois.

– Tu sais nager ? dit Mik.

– Bien sûr. Je fais mille mètres facile. Et toi ?

– Bien sûr, mais peut-être pas mille mètres. A peu près deux cents mètres.

– C’est déjà ça, dit Ploppy.

– Tu savais que le record du monde pour retenir son souffle sous l’eau est de six minutes et trois secondes ? C’est un Allemand, Peter Hirvell, qui l’a fait.

La classe était déjà prête. Ils étaient tous assis près du grand plongeur, du côté le plus profond du bassin. Mik avait un

maillot de bain bleu. Il gonfla les muscles de ses bras et Ploppy rit aux éclats. Ses muscles, on les voyait à peine. Et Mik lui-même, on ne le voyait pas beaucoup plus. Les côtes, les épaules et les hanches pointaient sous la peau, comme si on avait habillé son squelette d'un papier fin.

Le professeur de gym, qui s'appelait Ivan et qu'on surnommait Iv, se tenait debout devant la classe et portait un survêtement vert. Il avait un chronomètre et un sifflet autour du cou.

– C'est pas vrai, rouspéta-t-il en regardant sa montre, c'est vraiment trop vous demander d'arriver à l'heure ? Donc je répète. Aujourd'hui on fait un test. Une épreuve de natation. Pour avoir la moyenne, vous devez nager vingt-cinq mètres, c'est-à-dire une longueur. Mettez-vous en rang ici, près de la ligne trois, du côté le plus profond.

Il siffla dans son sifflet.

Andreas bouscula les autres pour passer en premier, sauta sur le plot de départ, remua ses bras et ses jambes dans tous les sens, fit quelques assouplissements du dos et des petits sauts. Mik fut poussé quelque part au milieu de la rangée, derrière Ploppy. Il se sentait mal à cause de l'odeur du chlore. A ce moment-là, il pensa à l'Allemand Peter Hirvell.

Iv siffla une nouvelle fois.

– Ceux qui ne savent pas nager sortent du rang maintenant. J'ai pas l'intention de plonger derrière vous ! Comme vous voyez, j'ai même pas mis mon maillot.

Iv se mit sur le côté et continua à donner des ordres comme un militaire.

– Donc je répète, ceux qui savent qu'ils n'arriveront pas à faire la longueur vont attendre dans le bassin chauffé pour les bébés.

Quelques-uns pouffèrent de rire, tout le monde se regarda, mais personne ne sortit du rang. Iv s'arrêta devant Mik, le prit par les épaules avec ses mains de géant, froides et rugueuses, et le tourna dans tous les sens.

– Que s'est-il passé ? Comment tu t'es fait tous ces bleus ?

Mik leva les yeux vers lui.

– Je suis tombé à vélo.

Andreas se retourna, le corps frémissant d'impatience.

– Il n'a pas de vélo. Alors, ça y est, je peux y aller ?

Iv parut soucieux. Il retira un poil de son nez, siffla dans le sifflet et prit son chronomètre.

– Vous pouvez plonger ou sauter, au choix. Je prends les temps. Allez-y.

Andreas plongea et nagea le crawl sur toute la longueur, puis sortit rapidement du bassin en se hissant sur les bras. Il s'applaudit lui-même, comme s'il avait gagné la médaille d'or aux Jeux Olympiques. Iv siffla et le suivant sauta. Certains nageaient la brasse, d'autres le crawl, et les autres se débrouillaient comme ils pouvaient. Iv annonça les temps de chacun. Personne ne battit le record d'Andreas. Ploppy nagea sur le dos, à l'aise ; il dériva puis nagea en zigzag.

Il fit un très mauvais temps, mais sa belle technique fut saluée. C'était juste un peu bancal.

Mik monta sur le plot. Iv allait siffler quand Åsa, tout au bout de la file, se mit à pleurer. Il recracha son sifflet et alla vers elle.

En attendant le signal, Mik regardait au fond de l'eau bleue. Il voyait les carreaux onduler au loin, tout en bas, dans les profondeurs. Il serra ses poings.

– Allez, saute ! cria Andreas.

– Allez vas-y, on attend, dit quelqu'un derrière lui.

– Dépêche-toi !

Åsa pleurait.

– Continue, là-bas, devant, dit Iv. Je mets en marche le chronomètre.

Il siffla.

Mik se jeta dans l'eau.

– Je crois que j'ai eu... mes règles, dit Åsa.

Le trajet jusqu'à la surface de l'eau ne fut pas long. Mais dans la tête de Mik, ce fut une éternité. Croyait-il à un miracle ? Ou à un nouveau record du monde ? Son choix n'avait pas été difficile. A chaque fois que l'on respire, une personne meurt. La peste avait tué une personne sur trois. Tony allait lui manquer, c'est sûr, c'était même le seul qui lui manquerait. Peut-être Ploppy aussi. Mais surtout Tony. C'était le meilleur grand frère du monde. C'était vraiment

dommage. Cruel, mais sans hésitation possible. Choisir entre couler et aller dans le bassin chauffé pour les bébés, c'était dur, mais sans hésitation possible. Après tout, peut-être que le paradis existait. Mais si ce n'était pas le cas, où allait-il atterrir ?

Mik brisa la surface de l'eau et coula dans les profondeurs. Tout doucement, il se sentit emprisonné, entouré de bulles et d'eau qui tournoyait. Il n'y eut pas de miracle. Il se débattit avec ses bras et ses jambes mais il coula encore plus bas, descendit peu à peu vers le fond. Le record du monde d'apnée était de six minutes et trois secondes. Bien sûr, certains étaient restés sous l'eau plus longtemps. Mais c'est parce qu'ils avaient hyperventilé ou qu'ils avaient pris de l'oxygène avant la plongée. C'était de la triche.

Six minutes et trois secondes – est-ce qu'il allait battre le record ?

Ses tympanes lui faisaient mal. Il resta étendu sur le fond carrelé de la piscine, le visage tourné vers la surface. Ses cheveux flottaient doucement comme de l'herbe légère et loin, tout là-haut, il aperçut des formes étranges, bizarres, dans une belle lumière bleue. Elles se penchaient par-dessus le bord et regardaient en bas. Des créatures informes qui se balançaient, comme des fantômes.

Mais s'il réussissait à tenir six minutes et trois secondes, qui donc allait le savoir ? Même lui ne le saurait pas. Si on

coule, le record ne vaut plus rien. La pression descendait dans sa poitrine et se diffusait dans tout son corps. Un murmure assourdissant sifflait dans ses oreilles. Son cœur battait, battait de plus en plus vite. Le sang réclamait de l'oxygène, Mik brûlait de partout. Il entendait des chants. Quelqu'un chantait. Une chanson murmurée. D'où venait-elle ? Son champ visuel se rétrécissait, les bords devenaient tout rouge et il entendait la chanson de plus en plus fort. Des tons, sans la mélodie. Qui montaient, qui coulaient. Qui pleuraient. C'était étrange, de plus en plus. Il vit sa maman. Son visage se balançait derrière des vagues, sans forme véritable. Elle avait un parapluie vert.

Puis tout disparut.

Mik se réveilla sur le bord du bassin en toussant et en crachant de l'eau chlorée. Il avait mal partout, comme s'il était piqué par des milliers d'aiguilles bouillantes. Son nez brûlait et sa poitrine l'oppressait, tout se mélangeait à l'intérieur. Son cœur cognait vite et fort.

Iv était assis sur lui. Ses vêtements étaient mouillés et ses cheveux ruisselants. Le sifflet et le chronomètre se balançaient au-dessus de son visage. Les élèves de la classe formaient un cercle silencieux autour de lui. Mik vomit le steak haché de la cantine. Ses camarades de classe reculèrent.

– Comment ça va ? dit Iv en plaquant en arrière ses cheveux mouillés. Tu te sens ok ?

Mik acquiesça.

– Personne ne m'a dit que tu étais en train de couler. J'ai accompagné Åsa jusqu'au vestiaire. Elle était... malade. J'avais rien vu jusqu'à ce que Ploppy vienne en courant. Ils croyaient que tu plaisantais.

Mik acquiesça de nouveau.

– C'est sûr que tu es ok ?

– Oui, répondit Mik fatigué. J'ai eu quoi comme temps ?

Iv garda le chronomètre en l'air.

– La montre s'est arrêtée sur trois zéro cinq. Elle ne supporte pas l'eau.

– Trois zéro cinq !

– Va dans le petit bassin, dit Iv. Ça suffit pour aujourd'hui.

Mik se mit debout, faiblement. Il chancelait. Iv siffla et l'élève suivant partit en nageant le crawl. Mik se glissa dans l'eau chaude du bassin pour bébés.

Trois zéro cinq.